

---

## L'incroyable expansion d'un lapin casanier

Catherine Mougenot et Lucienne Strivay

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9059>

DOI : [10.4000/etudesrurales.9059](https://doi.org/10.4000/etudesrurales.9059)

ISSN : 1777-537X

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2010

Pagination : 067-082

### Référence électronique

Catherine Mougenot et Lucienne Strivay, « L'incroyable expansion d'un lapin casanier », *Études rurales* [En ligne], 185 | 2010, mis en ligne le 13 août 2012, consulté le 06 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9059> ; DOI : [10.4000/etudesrurales.9059](https://doi.org/10.4000/etudesrurales.9059)

---

Ce document a été généré automatiquement le 6 janvier 2020.

© Tous droits réservés

---

# L'incroyable expansion d'un lapin casanier

Catherine Mougenot et Lucienne Strivay

---

- 1 VIEILLES HISTOIRES, nouveaux problèmes<sup>1</sup>. Les déplacements d'espèces dans des milieux où elles n'auraient, dit-on, jamais dû se trouver ont toujours existé, mais aujourd'hui ce sont leur ampleur, leur intensité et leur fréquence qui réclament mesures et précautions. Le concept d'« espèce envahissante » a récemment apporté son supplément d'inquiétude quant à la possibilité de conserver des mondes riches en animaux et en plantes plutôt que débordés par une et une seule forme de vie. En revanche, la formulation générale de cette catégorie (incluant toutes les espèces) et les modes d'action auxquels elle conduit (de la production de connaissances à l'élaboration de méthodes d'éradication ou, à tout le moins, de contrôle) lui confèrent une forme d'assurance fondée sur ce que G. Deleuze appelle « le sens commun » et « le bon sens » [1969]. Le « sens commun » identifie, il collecte des entités et situations multiples en ramenant leur diversité à une seule catégorie ; le « bon sens » oriente dans le temps, il désigne une direction unique qu'il convient de choisir et ensuite de tenir. or, c'est précisément à l'égard de cette assurance que nous voulons entretenir une certaine circonspection et suggérer une forme de prudence à laquelle invite le récit des tribulations, dans l'espace et dans le temps, de notre « Jeannot Lapin », dont la fécondité est légendaire.
- 2 *Oryctolagus cuniculus* est prolifique, profiteur et exigeant vis-à-vis de son milieu. Cela dit, tous les auteurs sont formels : notre lapin est casanier, il a peur de l'eau, craint l'humidité et se trouve totalement perdu à quelques centaines de mètres à peine de son terrier. En clair, il bouge peu. Pourtant :

Sa diffusion constitue la plus importante migration naturelle holocène (i.e. des 10 000 dernières années) d'animaux sauvages en Europe occidentale, à partir d'une zone d'indigénat circonscrite à la Péninsule ibérique [Callou 2003 : 9].
- 3 Introduit sur tous les continents, à l'exception de l'Antarctique, et dans 800 îles ou groupes d'îles [Lees et Bell 2008], sa progression est remarquable par son ampleur et par son caractère tardif, intimement lié à l'intervention humaine.

- 4 En suivant les aventures du lapin, nous verrons que la prolifération des espèces a partie liée avec l'assistance et la récalcitrance humaine et non humaine. Des péripéties mettant en scène une nature entreprenante, mais aussi déplacée, gérée, manipulée, contrôlée, éradiquée... Une nature surprise dans des « captures », confrontée à des « rencontres » le plus souvent improbables et soumise à des « bifurcations ». En cherchant à identifier cette trilogie d'événements à partir de divers champs d'études, principalement l'histoire et les sciences de la vie, nous avons repéré plusieurs séquences qui expriment autant de modes d'existence du lapin, autant de manières d'être qui s'ébauchent en permanence. Chantier sans architecte, l'incroyable expansion de ce lapin casanier découvre des histoires dont nous voulons montrer et la spécificité et les liens inattendus.

## Vous avez dit « lapin de garenne » ?

- 5 Aujourd'hui, la dénomination « lapin de garenne » renvoie à « lapin sauvage ». La garenne désigne les landes, garrigues et forêts, ces terres au sol pauvre privilégiées par *Oryctolagus cuniculus* pour établir le réseau de ses terriers.
- 6 Ce sens moderne du mot a tendance à faire oublier que les garennes ont d'abord représenté un mode d'élevage en semi-liberté permettant le prélèvement rapide, facile et peu coûteux d'animaux de petite taille [Lebas 2004]. Les garennes étaient conçues selon des formes très variées [Delort 1984]. Certaines étaient ouvertes, limitées seulement par des bornes ; d'autres fermées par des murailles, des haies, des fossés. Et si le lieu ne pouvait assurer la nourriture des animaux qui étaient confinés, il était planté d'arbustes ou cultivé de légumes et de céréales suffisamment goûteuses. On y procédait parfois à des aménagements complémentaires qui renforçaient encore la volonté de domestication : en pratiquant des ouvertures de taille réduite, on maintenait les gros lapins, mâles et femelles, dans des clapiers, et seuls les jeunes pouvaient aller et venir dans la garenne et conserver ainsi leur nature « sauvage ».
- 7 Ce mode de gestion, probablement instauré par les Romains, a été largement développé au Moyen Âge, à partir du sud de la France. Les garennes relevant, à l'époque, du droit féodal, il était interdit d'en créer ou même d'agrandir celles qui existaient déjà. Elles étaient la propriété des seigneurs et des moines, qui les avaient obtenues par donation, et leur aménagement illustre la primauté qu'ils accordent au lapin sur les autres animaux et même sur les autres gens [Duceppe-Lamarre 2006].
- 8 Mais les garennes ne seront jamais hermétiques. Le lapin s'échappe en permanence, ce qui génère inévitablement des conflits. Et voilà notre « Jeannot » pris dans un solide clivage social. Car le lapin, gibier des nobles, suscite des pratiques compensatoires de braconnage, qui vont bien au-delà de la ressource matérielle. En effet, le faible rapport de ces expéditions les justifie moins que le plaisir qu'on y prend et la bravade qu'on y marque [Delort 1984]. Tracer une limite donne envie de la franchir. En assignant le lapin « à résidence », les garennes l'installent de façon durable entre deux façons d'être : sauvage et domestique. Et, paradoxalement, la multiplication de ces élevages va définitivement favoriser la propagation d'une espèce singulièrement casanière.

## Une expansion lourdement assistée

- 9 Les soldats se déplacent avec leurs armes, mais aussi avec leurs bagages. Ainsi l'introduction du lapin en Grande-Bretagne doit vraisemblablement être attribuée aux conquérants normands ; sa présence y est avérée à partir du XII<sup>e</sup> siècle [Blackbourn 2004]. Cette entreprise sera pourtant menée avec de grandes difficultés car le climat humide convient mal à « Jeannot », qui résiste en se reproduisant peu et en mourant prématurément. Ce n'est qu'au prix d'une assistance obstinée qu'il s'acclimate finalement en se dotant d'une fourrure plus épaisse.
- 10 [Image non convertie]  
Géants des Flandres, une des 60 races issues d'*Oryctolagus cuniculus* (cliché Dominique Schmit, 2007)
- 11 Outre-Manche, le droit de chasser et de tuer est, comme sur le continent, un privilège. Accordées par le roi, les implantations des garennes sont consignées dans des chartes et jalousement gardées par leurs propriétaires. En revanche, elles vont rapidement y dépasser l'intérêt strictement cynégétique qu'on leur porte. Alors que l'élevage du lapin était tout à fait improbable en Grande-Bretagne, il « bifurque » et devient du *rabbiting*<sup>2</sup>, c'est-à-dire une activité très lucrative qui restera florissante jusqu'à la fin du Moyen Âge. Dans des zones marginales, au sud-est, par exemple, la proximité des ports va permettre une production de viande et de fourrure en prise directe avec un vaste marché, de nouveaux profits que l'on peut, sans ambiguïté, qualifier de préindustriels [Bailey 1998].
- 12 Cette exploitation commerciale des garennes exige des aménagements accrus et surtout une gestion attentive. Les *warreners*<sup>3</sup>, payés par les propriétaires, inaugurent un nouveau métier fait de solitude et de marginalité. Protégeant les lapins, les nourrissant en hiver, ils piègent leurs prédateurs naturels (renards, chats sauvages, putois, belettes) et pourchassent les braconniers. En automne, les *warreners* collectent les peaux et, dans ce but, élèvent des furets. Certains d'entre eux se lancent aussi dans la sélection, difficile car la fixation des couleurs nécessite un élevage en clapier. En dépit de ces soins, les lapins ne manquent toujours pas de s'échapper, si bien que les paysans riverains, les artisans locaux et même les membres du clergé se constituent en véritables gangs, n'hésitant pas à s'introduire, lourdement armés, dans les garennes implantées dans des lieux écartés.
- 13 Le *rabbiting* crée une forme d'interdépendance surprenante. Entre « sauvage » et « domestique », il devient cet élevage intensif d'une espèce « exotique » protégée au prix de l'éradication de ses prédateurs « indigènes ». Conduit au détriment des acteurs locaux, il leur fournit néanmoins l'occasion d'un revenu régulier, et ce en dépit de la sanction des tribunaux. C'est une partie où nul n'hésite à piper les dés. Hommes contre chats sauvages, belettes et renards ; paysans contre seigneurs ; furets contre lapins ; piégés et piégeurs dans des alliances inédites. En somme, tout le monde triche.

## De la garenne à la cuniculture

- 14 La cuniculture désigne l'art d'élever le lapin. Cette pratique a été facilitée par la sédentarité de l'espèce. Elle est apparue avec les garennes, à moins qu'il ne faille la rattacher aux premières sélections (il existe actuellement une soixantaine de races), aux débuts de l'élevage en clapier ou encore à la collecte, au XIX<sup>e</sup> siècle, de données

systematiques sur la filière [Colin et Lebas 1995]. La cuniculture connaît aujourd'hui une évolution clairement marquée par l'industrialisation. Une tendance corrélée au développement d'une médecine vétérinaire longtemps atrophiée en raison du rapport coûts-bénéfices, à la recherche biotechnologique et à l'existence des abattoirs indispensables au conditionnement de plusieurs milliers d'animaux par jour. L'élevage est actuellement destiné à la production de viande fraîche ou congelée (la Chine en fournissant, à elle seule, 40 000 tonnes par an), mais la production de fourrure et de poils pour la confection de manteaux et chapeaux est également importante.

- 15 L'expérimentation constitue par ailleurs un volet en pleine expansion (au Japon, en Allemagne et aux États-Unis, 300 000 « Jeannots » sont produits chaque année pour les laboratoires). Et, depuis plusieurs dizaines d'années, la recherche médicale utilise le lapin comme modèle d'étude pour les maladies humaines. Des animaux génétiquement modifiés sont considérés comme référence pertinente pour la recherche sur l'artériosclérose, le sida, la mucoviscidose, chaque spécimen pouvant valoir plusieurs dizaines de milliers d'euros [Boucher 2004]. Enfin, le lapin est aussi, et de manière remarquable, élevé comme animal de compagnie ou de concours (les États-Unis et l'Allemagne comptant respectivement 200 000 élevages hobbyistes), ce qui lui confère un capital de sympathie et une force de proximité étonnante. Toutes ces formes de présence signalent de nouvelles modalités d'existence, que les humains inventent, que les lapins supportent.
- 16 La cuniculture est dominante en Europe : l'Italie est le premier pays consommateur et producteur au monde, suivie par d'autres pays d'Europe occidentale et les États-Unis. À l'est, la domestication du lapin a été précoce et reste importante, surtout pour sa fourrure. Ailleurs, et en dépit de la crainte proverbiale des marins à l'égard du lapin (il grignote les cordages), l'élevage accompagne les missionnaires et les colons. Témoin de leurs bonnes intentions, il apporte de nouvelles ressources alimentaires aux populations locales et, dans la foulée, il satisfait aussi les demandes des Européens partout dans le monde. Et les migrants également vont mêler des cages d'animaux à leurs valises. Ainsi s'explique la vigueur des élevages d'Amérique du Nord et du Sud, implantés essentiellement par les communautés italiennes.
- 17 De ce bref tour d'horizon on retiendra surtout que même la nature domestiquée nous réserve d'évidents débordements. Songeons à ces tonnes de viande congelée, à ces centaines de milliers de lapins produits pour la recherche. L'élevage du lapin peut être hyperdéveloppé ou, à l'inverse, anecdotique, conduit de façon traditionnelle, ce qui le rend difficile à répertorier de façon comptable. En réalité, la cuniculture comme élevage rationnel ne peut échapper à la diversité, elle y conduit même. Et l'on voudrait se consacrer à l'étude de ces nombreux pays qui ont accepté l'introduction du lapin domestique ou lui ont résisté, non pour des motifs climatiques, technologiques ou culturels pris séparément, mais en raison de la compatibilité d'une série de liens au sein d'une totalité [Descola 1994]. Ainsi, la disponibilité de l'animal ne conduit pas forcément à sa domestication ; le cas échéant, elle révèle des lignes de force, des formes de prolifération qui n'ont rien de naturel.

## De la garenne à la nature cultivée

- 18 Cependant, la proximité reste grande entre le lapin sauvage et le lapin domestique, d'autant que l'élevage extensif, concurrencé par la vente de peaux plus prestigieuses ou

par de nouvelles modes vestimentaires, est mis en compétition avec d'autres marchés ouverts en Europe de l'Est. Une tendance qui sonne le glas des garennes. À partir de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, l'espèce devient férale, c'est-à-dire que les lapins sont relâchés dans des milieux qui ne leur étaient a priori pas favorables mais où ils trouvent néanmoins gîte et nourriture. Ils rencontrent des paysages travaillés par la déforestation, l'extension de l'agriculture et, plus tard, la création de parcs d'agrément et de terrains de sport.

- 19 Dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, la majorité des territoires de l'Europe de l'Ouest est « infestée ». De nombreux dégâts (surpâturage, destruction des cultures, érosion) sont attribués au lapin, assimilé désormais aux « pestes ». Son succès écologique lui fait perdre son statut [van Dam 2001] : il rejoint les rangs de ceux qui se multiplient indûment, en dehors de toute planification humaine. En France, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, il entre dans la catégorie des « nuisibles », ce qui donne lieu aux premières indemnités liées aux dégâts qu'il cause ainsi qu'à l'obligation de le détruire dans les forêts du roi. Les garennes ouvertes sont légalement abolies [Rivé 1981]. Dès lors, le piégeage clandestin devient une chasse véritablement populaire dont le succès ira croissant. Et le lapin, jusque-là réservé aux nobles, devient un mets ordinaire.
- 20 En Angleterre, en 1880, le *Ground Game Act* attribue aux fermiers le droit inaliénable de tuer et vendre les lapins, signant ainsi la fin des garennes commerciales [Sheail 1971]. Dans les années 1930, la suppression du *gin trap* (piège tuant) sera vécue comme de la dynamite politique : un clivage corrosif entre agriculteurs et forestiers, d'une part, chasseurs, consommateurs et associations de protection des animaux, d'autre part [Sheail 1991].
- 21 L'échiquier change de configuration. Suivre la trace du lapin, c'est découvrir des groupes sociaux qui se créent ou se restructurent, de nouvelles alliances ou oppositions qui s'expriment, notamment à travers les nombreux conflits émergeant sur les moyens à mettre en œuvre pour lutter contre lui.

## Suite des tribulations de « Jeannot Lapin » à travers le monde

- 22 Entre-temps, le lapin de garenne continue de voguer sur les vagues de la colonisation. La carte de sa répartition à travers le monde [Chapman et Flux 1990] montre que l'Océanie est le continent le plus touché par son invasion. Les colons anglais, méprisant la faune qu'ils y découvrent (kangourous, émeus et, dans la foulée, aborigènes), veulent « leurs » animaux pour s'adonner à un hobby dont le droit a été récemment acquis. Et ils entendent se distinguer des aborigènes, qui ne chassent « que pour subsister » [Olsen 2001]. Une fois encore, plusieurs tentatives d'introduction sont nécessaires. En 1859, Thomas Austin importe en Australie douze couples de lapins qui font de leur mieux pour s'adapter à leur nouvel environnement et deviennent les ancêtres de plusieurs centaines de millions d'individus. En Nouvelle-Zélande également, il s'agit d'une introduction fortement assistée [Flux 1997]. Puis, dans les deux pays, l'histoire s'accélère. *Oryctolagus cuniculus* profite du manque de concurrents, de l'abattage des forêts et de la récente mise en culture de très vastes espaces pour coloniser le territoire à une vitesse inhabituelle [Callou 2003]. Aussitôt arrivé, aussitôt pourchassé. Mais les

chats, les renards, les furets, les hermines et les belettes, introduits à sa (pour)suite, n'en viennent pas à bout.

- 23 Cet épisode souligne à quel point on a toujours ignoré la manière dont les populations autochtones, si puissamment liées aux paysages, à la flore et à la faune locales, réagissaient face aux espèces introduites [Trigger 2008]. Les rares enquêtes menées à ce jour en Australie par des ethnologues attestent que les populations aborigènes ont pris conscience de la menace que représentaient les espèces « *whitefella*<sup>4</sup> », celles qui sont identifiées à la compagnie des Blancs et ont accompagné toutes les plaies de la colonisation. Mais on sait aussi que certains de ces animaux ont été intégrés au régime cosmologique autochtone. Ainsi le buffle, dans l'ouest et le nord (Terre d'Arnhem), est-il cité comme un animal indigène. Il a été nommé, fondu dans l'univers intellectuel, spirituel et social des êtres qui constituent la terre ; ses oreilles et ses cornes figurent dans les représentations sur écorce d'un « *Dreaming*<sup>5</sup> » particulier [Trigger 2008]. Cet exemple montre les réponses généreuses, complexes et créatives de reconfiguration du monde « naturel » qui ont parfois été données aux espèces introduites. Un espace culturel de reconnaissance peut leur être alloué, qui les imbrique dans d'autres projets. Comme si la prolifération des « *Dreamings* » s'accordait aux proliférations héritées de l'histoire coloniale. Mais ce domaine appelle une autre enquête.
- 24 Pour revenir au lapin, en moins de trente ans, il est devenu, pour les pâtures et les cultures, une nuisance que ne peuvent contrer ni le piège ni le poison. Au début du xx<sup>e</sup> siècle, en Australie et en Nouvelle-Zélande, un nouveau mode de défense apparaît avec la construction d'une immense barrière érigée entre les terres cultivées et le bush. Plusieurs centaines de chevaux, d'hommes enrôlés malgré eux et une administration complète sont nécessaires pour accomplir cette entreprise aussi difficile qu'arrogante : en Australie, la barrière s'étend sur plus de 1 000 kilomètres. Et, pour assurer les travaux les plus lourds, des dromadaires importés d'Inde, d'Afghanistan et de Turquie sont à leur tour mobilisés (aujourd'hui, leurs innombrables descendants sont redevenus sauvages et, poussés par la soif, ils assiègent des petites communautés rurales, ce qui appelle des mesures radicales<sup>6</sup>). En dépit de tous ces efforts, la barrière est ruinée par le sol souvent instable, les termites et les pénuries liées à la Première Guerre mondiale. Le lapin a trouvé de nouveaux alliés pour démontrer l'invalidité de cette clôture perçue d'emblée comme une réponse très inappropriée à la menace qu'il représente. De fait, tous les moyens de lutte mis en œuvre contre lui dans ces pays sont l'occasion, pour l'Occident, d'affirmer sa suprématie. À moins que ce ne soit aussi pour les colons une façon de conjurer la peur d'un espace apparemment vide et incontrôlable [Olsen 2001].

## La myxomatose ou la première guerre universelle faite au lapin

- 25 Le myxome de Sanarelli est un poxvirus originaire d'Amérique du Sud, identifié à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dont les porteurs sains sont respectivement *Sylvilagus brasiliensis* et *Sylvilagus floridanus* [Boucher 2004], les cousins de notre « Jeannot ». Sans doute leurs trajectoires n'auraient-elles jamais dû se croiser, mais c'était sans compter avec les aléas de l'immigration. Une rencontre qui s'avèrera mortelle pour le lapin européen, ce qui ne manquera pas de réveiller ses ennemis. En effet, les ravages de la myxomatose s'expliquent avant tout par la grosse colère des agriculteurs et des forestiers occidentaux : ils veulent en découdre définitivement avec le lapin, ce qui les conduit

tout droit à la lutte biologique. Et, alors que les premiers tests n'ont pas encore abouti, le virus sera introduit au début des années 1950 en Australie, où il provoquera une mortalité quasi totale au sein des populations de lapins.

- 26 En France, le pédiatre Paul Armand-Delille, membre de l'Académie de médecine, use de son statut d'homme de science pour obtenir une souche contaminée du virus et l'introduire dans sa propriété. Mais, franchissant les murs de son domaine, la propagation se révèle « foudroyante », se développant selon des facteurs « mal déterminés » [Rivé 1981]. Reconnu responsable de la contamination sur le territoire français, Armand-Delille sera condamné à l'issue d'un procès fameux. Cela ne l'empêchera pas d'être couronné en 1956 par le ministère de l'Agriculture et médaillé par les « Sylviculture et Agriculture reconnaissantes ». Très vite, l'Institut Pasteur mettra au point un vaccin afin de protéger les animaux d'élevage. Et, en France comme en Italie, on cherchera à remplacer un « Jeannot » bien mal en point par une espèce exotique, le choix se portant sur *Sylvilagus floridanus*, insensible à la maladie [Bialdi et Le Gall 1993]. Introduite dès 1953, *Sylvilagus floridanus* s'adaptera difficilement et se reproduira peu. Ce qui n'empêchera pas qu'en 1985 le Conseil de l'Europe juge nécessaire d'édicter une recommandation visant à interdire l'introduction de toute espèce de lapin non indigène et à éradiquer les lapins exotiques là où ils sont déjà présents.
- 27 Suite à l'introduction clandestine du virus en Angleterre, le gouvernement prétendra que le périmètre de contamination est sécurisé et que la situation est sous contrôle. Pourtant, les actions publiques révéleront le contraire. Pour tenter d'enrayer le trafic d'animaux malades, les pratiques de diffusion volontaire du virus seront passibles d'une condamnation. Et, par ailleurs, espérant profiter de la situation pour se débarrasser définitivement des populations de lapins, le ministère de l'Agriculture intensifiera la lutte par le biais d'incitations financières [Sheail 1991].
- 28 Très vite, la forme suraiguë de la maladie s'atténue. En 1956, le célèbre quotidien *The Times* note dans ses colonnes :
- Le lapin a gagné. Le mieux que l'on puisse espérer est que ses populations restent basses [...] un certain temps [cité par Bartrip 2007 : 13].
- 29 En Europe, cette affaire déclenche véritablement un tollé. Un fossé se creuse entre, d'un côté, les agriculteurs et les forestiers et, de l'autre, les *countrymen*, les chasseurs, tous les acteurs impliqués dans le commerce des peaux et de la viande, et les populations urbaines. Familiarisées avec le lapin de petit élevage, ces dernières ne peuvent tolérer la destruction massive d'un animal qui n'est que gentillesse. Un débat passionné s'ouvre sur la manière dont on peut infliger une mort « humaine » au lapin : est-il plus cruel de le capturer au moyen d'un piège tuant que de lui imposer une maladie rappelant douloureusement à certains la guerre nucléaire ? [Kean 2002]
- 30 L'émotion est telle qu'aujourd'hui encore la myxomatose est regardée comme un véritable fléau. Car, au-delà des faits, cet épisode marque une importante « bifurcation » : la requalification du virus comme instrument de lutte. Mais ce qui frappe, c'est la rapidité et la divergence des réactions : tandis que les défenseurs de l'agriculture déplacent les lapins malades, les partisans de l'animal diffusent ceux qui, progressivement, ont acquis une immunité contre le virus. Et à l'époque, mais cela semble être toujours le cas aujourd'hui, les pouvoirs publics se montrent ambivalents dans leurs prises de position face à la prolifération du vivant. Si leur volonté d'éviter la répétition de ce scénario calamiteux est évidente, ils restent démunis pour concevoir

des actions de prévention, tout se passant comme si l'arsenal juridique ne pouvait finalement être revu qu'après coup.

## Le RHD-VHD : une réplique de la myxomatose ?

- 31 En Australie (comme ailleurs, au demeurant) le virus de la myxomatose a rapidement perdu de sa virulence. Afin d'assurer un nouveau vecteur à la maladie, une « innovation » est apportée en 1968 par l'introduction de la puce du lapin : *Sylopsyllus cuniculi* [Cooke 2008]. Mais l'insecte, originaire des régions tempérées, échoue à coloniser les zones les plus arides de l'île. on se tourne alors vers *Xenopsylla cunicularis*, issue du sud de l'Espagne. Cependant son impact ne peut être évalué en raison de l'apparition d'un nouvel agent pathogène : le Rabbit Haemorrhagic Disease. Quand les changements d'appellation sont aussi synonymes de « bifurcation » : d'abord appelé RHD, il sera significativement rebaptisé VHD (Viral Haemorrhagic Disease) pour en neutraliser la représentation [Landström 2001].
- 32 Ce nouveau virus, qui va provoquer une mortalité foudroyante au sein des populations de lapins européens dans le courant des années 1990, avait été identifié en 1984 en Chine. D'emblée, les chercheurs avaient été frappés par sa proximité avec l'EBHS (hépatite du lièvre brun européen) [Le Gall-Reculé 2003]. Une hypothèse qui impliquait le saut d'une espèce à l'autre mais qui est, aujourd'hui, réfutée. Très vite, son impact s'est avéré inégal selon les territoires car, cette fois encore, les animaux résistent. Mais la ressemblance avec la myxomatose s'arrête là. D'abord parce que les modes de propagation de ces deux virus diffèrent et que l'origine du VHD reste inconnue. Ensuite parce que l'affaire s'engage très différemment en Europe et en Océanie. En Europe, il semble que seule une diffusion passive du virus soit responsable de sa propagation. Les chercheurs se hâtent de produire un vaccin. Toutefois ses effets ne sont que provisoires, et il est difficile à appliquer aux lapins sauvages malgré l'enrôlement volontaire des chasseurs. En Australie, en revanche, alors que le virus est l'objet d'un programme d'expérimentation en milieu confiné, des animaux infectés sont retrouvés à une grande distance de ces lieux [Landström 2001]. Le gouvernement reconnaît alors le virus comme un instrument légal, utile à combiner aux autres moyens de lutte (piégeage, fumigation, empoisonnement, tir, destruction des terriers par bulldozer ou explosion...).
- 33 Avec l'apparition du VHD, la Nouvelle-Zélande va connaître une histoire particulière, qui mérite toute notre attention. Les agriculteurs, excédés par les dégâts, dégoûtés par les coûts de la lutte, demandent à plusieurs reprises l'autorisation de répandre la myxomatose. Ils essuient à chaque fois un refus. Au début des années 1990, ils sollicitent des Conseils régionaux la possibilité d'utiliser le VHD comme instrument de lutte biologique [Flux 1997]. À notre connaissance, il s'agit là du seul cas où une telle requête a fait l'objet d'une procédure démocratique. La décision, précédée d'une consultation publique, provoquera un débat houleux [O'Hara 2006]. Les citoyens, frappés par les incertitudes scientifiques et par l'irréversibilité du procédé, se prononcent contre l'introduction du virus. Pourtant, au même moment, des animaux malades sont découverts un peu partout, ce qui ne laisse aucun doute sur le fait que les agriculteurs avaient anticipé cette décision négative. Pragmatique, le gouvernement néo-zélandais suspend les poursuites à l'encontre des responsables.

- 34 Résolus à régler eux-mêmes leurs problèmes, les fermiers néo-zélandais doivent-ils être considérés comme des bio-terroristes ou comme un groupe d'acteurs lâchés par leurs représentants et incompris par leurs concitoyens ? La réponse à cette question n'est pas simple : sauf à dire que la décision d'*homo sapiens* d'utiliser la prolifération du vivant comme instrument de lutte contre la prolifération du vivant n'est assurément pas une mince affaire.

## Le destin paradoxal de « Jeannot »

Il est ironique de penser qu'aujourd'hui nous serions simultanément incapables de conserver des espèces dans les milieux dont elles sont natives et incapables de les éliminer des milieux où nous les avons introduites. Cela, alors même que nous savons tout sur leur biologie et leur histoire naturelle [Simberloff cité par Lees et Bell 2008 : 314].

- 35 Ce risque avait déjà été identifié au XIII<sup>e</sup> siècle par Albert le Grand [Delort 1984], et, de ce cas de figure, « Jeannot Lapin » nous paraît aussi être un champion.
- 36 Car il y a un phénomène dont on parle peu mais qui est néanmoins certain : les populations de lapins connaissent un devenir très inégal en Europe. Régulièrement incriminées dans les zones de grande culture, les aéroports, les jardins publics, elles sont pourtant en déclin en raison du démembrement des paysages ruraux, notamment dans l'ouest de la France et en Espagne. Cette diminution est source d'inquiétude pour les écologues quand ils observent que ces proies, vitales pour des animaux menacés comme le lynx ou l'aigle de Bonelli, leur font défaut. Ils regrettent aussi que les lapins soient de moins en moins nombreux à pâturer des écosystèmes dont ils entretiennent le caractère typique et ce, non seulement en région méditerranéenne mais jusqu'au nord des Îles britanniques où ils ont pourtant été introduits [Lees et Bell 2008]. « Jeannot » manque également à tous ceux qui avaient fait de la chasse au « chien courant » un plaisir ordinaire, une petite fête. Aujourd'hui, c'est à grands frais que des centaines de milliers de lapins sont relâchés chaque année, accompagnés par les méthodes scientifiques modernes (balises et suivis génétiques), avec toujours cette question : pourquoi ces animaux se réinstallent-ils si difficilement là où ils ont toujours été ? [Letty *et al.* 2005]
- 37 En revanche, en Australie et en Nouvelle-Zélande, la guerre reste totale. Des recherches récentes étudient la possibilité de mettre au point un virus génétiquement modifié, dérivé de la myxomatose, pour stériliser les lapins. Un nouveau seuil est franchi. Parallèlement, en Europe, le même virus sélectionné sous une forme atténuée pourrait être modifié dans le but d'immuniser les animaux contre le VHD. D'un côté, l'encouragement de la pathologie ; de l'autre, le vaccin.
- 38 Face à de tels défis, un appel est lancé aux chercheurs afin qu'ils unissent leurs forces et proposent des solutions basées sur une « *large science* » [Cooke 2008]. Mais un concert harmonieux est-il seulement possible ? Certains privilégient la piste de nouvelles introductions assistées par les biotechnologies. Face aux incertitudes que celles-ci comportent, les réponses devront impliquer plus de science encore, notamment pour évaluer les risques qu'induisent les luttes biologiques sur les espèces natives : ainsi en est-il en Australie du wombat au nez poilu dont il ne reste plus que 115 individus, et, en Nouvelle-Zélande, de certaines variétés de kiwis menacées. Mais l'attention des chercheurs se porte aussi dans des directions très différentes. En anticipant le fait que

l'introduction ou l'éradication d'une espèce, même envahissante, peut occasionner des problèmes inattendus, la priorité est d'évaluer toute modification qui, en cascade, pourrait influencer sur l'ensemble des chaînes trophiques [Lees et Bell 2008]. Dans cette perspective, les écosystèmes sont vus comme des assemblages de bric et de broc, mais qui peuvent néanmoins compter sur le « travail » accompli par chacun, principalement sur les interactions entre les prédateurs (même introduits) et leurs proies [Flux 1997].

- 39 Depuis plus d'un siècle, la fabrique de la science s'est saisie de la destinée de l'homme et de celle de l'animal. Aujourd'hui, le devenir de « Jeannot Lapin » se décline selon les réseaux de chercheurs, et leurs questions se différencient par leurs styles, leurs performances, mais aussi leurs silences.

## L'échiquier des tricheurs

- 40 « Captures », « rencontres », « bifurcations » : les histoires du lapin en sont pleines. Elles nous ont amenées à identifier et à relier des séquences dans lesquelles cet animal d'une fécondité débordante est saisi, piégé, engagé, déporté. Mais, avec lui, ce sont aussi toutes les espèces qui lui sont liées, virus ou prédateurs, ou encore son cousin américain, dont on espérait qu'il pourrait compenser le déclin dû à la diffusion de la myxomatose. Des déplacements contraints qui croisent ou accompagnent ceux des humains. Et libèrent des forces vitales en provoquant de nouvelles « rencontres », qui se démultiplient comme au travers d'un kaléidoscope.
- 41 « Jeannot » doit affronter de nouveaux paysages, de nouveaux climats, de nouvelles espèces animales dont rien ne laissait prévoir que leurs destins soient un jour imbriqués. Nouvelles maladies, prédateurs réintroduits, moyens de lutte diversifiés. Ce sont aussi des confrontations avec les humains, dont les conditions de vie se modifient, modifient les alliances ou les conflits. Les intérêts et les savoirs se recomposent, et, dès lors, les « bifurcations » sont au rendez-vous de chacune de ces histoires. Le lapin change de statut : il devient « domestique », « peste » et, dans certaines zones d'Europe occidentale, « patrimoine ». Sélectionné pour certaines de ses qualités, modifié génétiquement, il reste capable d'évoluer spontanément. Car, tandis que certains virus perdent leur identité d'« espèce envahissante » pour devenir des « instruments », le lapin résiste, s'immunise et refuse finalement de se réinstaller là où il a longtemps prospéré.
- 42 Il n'y a pas de développement linéaire dans ces histoires. Pas de certitudes qui viennent mettre un terme aux hésitations. Rien n'est supprimé : les choses coexistent, se cumulent. Ce sont des proliférations qui appartiennent à la nature, mais également aux techniques, aux actions, aux rumeurs, qui se relancent mutuellement et dont les mises en débat public ne sont que les formes les plus visibles. Depuis les premières condamnations du braconnage jusqu'aux rares débats démocratiques récents sur la lutte biologique, ces proliférations expriment des situations ambivalentes, des rapports exacerbés. Alors que l'État assure contrôler les situations, il les entérine plus qu'il ne les anticipe. Et la science, de son côté, ne cesse d'accumuler des résultats en forme de mosaïque, des avancées toujours à relier à de nouvelles incertitudes.
- 43 Ce qui prolifère change de nature. En suivant l'histoire du lapin, il apparaît que la vision classique selon laquelle des acteurs partageraient une époque, un territoire et des ressources suivant certaines règles connaissables est remise en cause. Ici, l'ordonnance du monde est débordée par des trajectoires inattendues. Entre invention

et destruction, elles nous donnent à voir les tribulations de « Jeannot » sous la forme d'un « échiquier de tricheurs ». Considérons un échiquier d'espaces et de temps assemblés de façon incongrue. Espaces et temps pliés, damier disparate d'histoires traversées par des flux ponctués de seuils. Et considérons des joueurs qui trichent, qui tentent d'imposer leurs propres règles. Leur « sens commun », catégories partagées, et leur « bon sens », orientations évidentes, supposent une partition de l'échiquier toujours particulière. Jeux sans bornes, dont les joueurs se multiplient et où personne ne gagne vraiment.

- 44 Le lapin est un animal modeste qui accompagne cependant l'homme occidental dans ses conquêtes territoriales. Ses tribulations laissent régulièrement derrière lui des marques de pouvoir. Elles soulignent les manières qu'ont certains de s'imposer et d'imposer leur monde en mobilisant les animaux. Mais tandis que les puissants assignent au lapin une identité et une résidence, celui-ci change de statut, se propage dans des lieux où il n'aurait jamais dû se trouver, ou suscite des rencontres imprévues, inopportunes. Car cet animal sans prétention semble doté d'un pouvoir qu'on ne maîtrise pas : il ne pose pas les règles, il ne les suit pas ; il les transforme. Et s'il est loin d'exprimer une force structurante comme d'autres espèces animales, capables d'agencer les paysages autant que de nourrir les villes, il est comme un signal feutré mais récurrent d'une histoire humaine qu'il figure dans la multiplicité de ses formes et de ses usages, et dont il fait activement partie. Le lapin trace le social mais s'invite aussi dans des jeux où il n'est pas attendu. Jeux que les habituelles catégories sociales ou naturelles ne suffisent plus à expliquer.
- 45 Empêtré dans une pluralité de devenirs, tantôt dépourvu de toute initiative, tantôt facteur de désordre, tantôt animal de compagnie, spécimen de laboratoire, tantôt gibier sauvage ou espèce envahissante, le lapin connaît manifestement différentes modalités d'existence, de la plus faible à la plus intense. Cette histoire se clôt sous la forme d'un début : elle découvre la nécessité d'une perception renouvelée de l'identité, comme une chose jamais achevée, s'ébauchant en permanence. Une invitation à regarder chaque mode en soi comme un art d'exister, qui peut concerner symétriquement les humains et les non-humains [Souriau ed. 2009 ; Stengers et Latour 2009]. Et c'est ainsi que nous voudrions poursuivre le puzzle proliférant de ces relations, qui surviennent sans prévenir ou s'évanouissent comme par enchantement.

---

## BIBLIOGRAPHIE

**Bailey, M.** — 1998, « The Rabbit and the Medieval East Anglian Economy », *Agricultural History Review* 36 (1) : 1-20.

**Bartrip, P.** — 2007, « Myxomatosis in 1950s Britain », *Twentieth Century British History* 6 : 3-23.

**Bialdi, F. et A. Le Gall** — 1993, *Le lapin de garenne*. Paris, Hatier.

- Blackbourn, D.R.** — 2004, « Le lapin en Grande-Bretagne : de l'introduction en Angleterre à la colonisation en Écosse. Aux limites septentrionales de l'expansion assistée d'une espèce méditerranéenne », *Ethnozootecnie* 75 : 81-112.
- Boucher, S.** — 2004, « L'apparition des principales maladies spécifiques du lapin et l'évolution de la médecine vétérinaire destinée à l'espèce en France », *Ethnozootecnie* 75 : 73-80.
- Callou, C.** — 2003, *De la garenne au clapier. Étude archéozoologique du lapin en Europe occidentale*. Paris, Publications scientifiques du MNHN.
- Chapman, J.A. et J.E. Flux** — 1990, « Rabbits, Hares and Pikas. Status Survey and Conservation Action Plan ». Oxford, IUCN, Information Press.
- Colin, M. et F. Lebas** — 1995, *Le lapin dans le monde*. Lempdes, AFC Éditeur.
- Cooke, B.** — 2008, « Managing the European Rabbit. Converging Interests between Australian Research for Rabbit Control and European Research for their Conservation », in P.C. Alves, N. Ferrand et K. Hackländer eds., *Lagomorph Biology. Evolution, Ecology and Conservation*. Berlin-Heidelberg, Springer-Verlag : 317-326.
- Deleuze, G.** — 1969, *La logique du sens*. Paris, Éditions de Minuit.
- Delort, R.** — 1984, *Les animaux ont une histoire*. Paris, Le Seuil.
- Descola, P.** — 1994, « Pourquoi les Indiens d'Amazonie n'ont-ils pas domestiqué le pécarì ? Généalogie des objets et anthropologie de l'objectivation », in B. Latour et P. Lemonnier eds., *De la préhistoire aux missiles balistiques. L'intelligence sociale des techniques*. Paris, La Découverte: 329-344.
- Duceppe-Lamarre, F.** — 2006, *Chasse et pâturage dans les forêts du nord de la France*. Paris, L'Harmattan.
- Flux J.E.C.** — 1997, « Status of Rabbits (*Oryctolagus cuniculus*) and Hares (*Lepus europaeus*) in New Zealand », *Gibier Faune Sauvage* 14 (3) : 267-279.
- Glowczewski, B.** — 1989, « Des peintures aux structures (Australie) », *L'Homme* 29 (110): 126-133.
- Kean, H.** — 2002, « Imaging Rabbits and Squirrels in the English Countryside », *Society & Animals* 9 (2) : 163-174.
- Landström, C.** — 2001, «The Australian Rabbit Calicivirus Disease Program. A Story about Technoscience and Culture », *Social Studies of Science* 31 : 912-949.
- Lebas, F.** — 2004, « Historique de la domestication et des méthodes d'élevage des lapins ». Consultable sur <http://www.cuniculture.info/Docs/Elevage/Elevage-fichiers-pdf/Histoire-domestication.pdf>.
- Lees, A.C. et D.J. Bell** — 2008, « A Conservation Paradox for 21st Century. The European Wild Rabbit *Oryctolagus cuniculus*, an Invasive Alien and an Endangered Native Species », *Mammal Review* 38 (4) : 304-320.
- Le Gall-Reculé, G.** — 2003, « Le virus de la maladie hémorragique virale du lapin ou RHDV », *Virologie* 7 (3) : 203-215.
- Letty, J., G. Queney, A. Gautier et S. Marchandeu** — 2005, « Évaluation de l'efficacité des repeuplements par suivi génétique : l'exemple du lapin de garenne », *Faune sauvage* 265 : 39-46.
- O'Hara, P.** — 2006, «The Illegal Introduction of Rabbit Haemorrhagic Disease Virus in New Zealand », *Rev. Sci. Tech. Off. Int. Epiz.* 25 (1) : 199-123.

- Olsen, D.** — 2001, « Dividing Australia. The Story of Rabbit-Proof Fence », *Things Magazine* 14 : 2539.
- Rivé, M.** — 1981, « L'affaire de la myxomatose », *Ethnozootechnie* 27 : 37-44.
- Sheail, J.** — 1971, *Rabbits and their History*. Newton Abbot, David and Charles. — 1991, « The Management of an Animal Population. Changing Attitudes towards the Wild Rabbit in Britain », *Journal of Environment* 33 : 189-203.
- Souriau, É.** — 2009 (1943), *Les différents modes d'existence*. Paris, PUF.
- Stengers, I. et B. Latour** — 2009, « Le sphinx de l'œuvre », in É. Souriau ed., *Les différents modes d'existence*. Paris, PUF : 1-75.
- Trigger, D.S.** — 2008, « Indigeneity, Ferality, and What "Belongs" in the Australian Bush. Aboriginal Responses to "Introduced" Animals and Plants in a Settler-Descendant Society », *Journal of Royal Anthropological Institute* 14 : 628-646.
- Van Dam, P.** — 2001, « Status Loss Due to Ecological Success. Landscape Change and Spread of the Rabbit », *Innovation* 14 (2) : 157-170.

## NOTES

1. Merci à Bernard Charlier, Isabelle Mauz, Marc Mormont et Danièle Prégardien pour la finesse de leurs remarques.
2. Littéralement : « faire du lapin ». On reconnaît bien là le pragmatisme anglais.
3. Littéralement : « hommes de la garenne ».
4. La forme « *whitefella* », dérivée de « *white fellow* », appartient au pidgin pratiqué par les groupes aborigènes.
5. Les termes « *Dream-Time* » et « *Dreaming* » désignent les lois et règles morales que les groupes aborigènes disent avoir reçues au temps lointain de l'institution du monde par les Êtres ancestraux. Le glissement de sens contenu dans « *Dreaming* » montre que les êtres créateurs sont des principes actifs qui continuent d'agir sur le présent en perpétuel mouvement plus que de simples ancêtres mythiques. Le mot désigne également les récits rituels, les danses et les motifs qui sont associés à la responsabilité de chaque individu et le dotent à la fois de droits et de devoirs [Glowczewski 1989].
6. Voir *La Libre Belgique*, 17 août 2009 et *Le Monde*, 26 novembre 2009.

---

## RÉSUMÉS

### Résumé

Le lapin européen est une espèce dont la prolificité légendaire pourrait suffire à expliquer la formidable expansion à travers le monde. Pourtant, on dit rarement qu'*Oryctolagus cuniculus* est également sédentaire au dernier degré. Si on peut, sans nul doute, en certains lieux, classer le lapin parmi les espèces envahissantes, cela n'est dû qu'à l'assistance obstinée des humains. Les

tribulations du lapin sont marquées de « captures », « rencontres » et « bifurcations », une collection d'épisodes pris entre invention et violence destructrice qu'une logique linéaire ne permet pas de décrire. Elles sont pour nous un exemple type de ces proliférations qui s'échappent des multiples nœuds de relations hommes-techniques-nature et qui expriment la pluralité des modes d'existence du vivant.

#### Abstract

The European rabbit's legendary proliferation might suffice to explain its incredible expansion around the world. What is seldom pointed out however is that *Oryctolagus cuniculus* is the ultimate homebody. If this sedentary being can be classified as an invasive species in some areas, it is due to obstinate assistance from human beings. The rabbit's story is marked with "captures", "meetings" and "bifurcations", a series of episodes between invention and destructive violence that a linear logic cannot describe. This is a typical example of a proliferation stemming from the many relations between people, techniques and nature. It is an expression of the plurality of the modes of existence of living beings.

## INDEX

**Mots-clés** : lapin de garenne , espèce invasive, lutte biologique, introduction d'espèce

**Keywords** : rabbit, biological control, invasive species, species introduction